

LES ANTI-PHILOSOPHES DANS LE NEVEU DE RAMEAU

Roland Desné, dans son édition du *Neveu de Rameau*, estimait qu'il n'y avait pas lieu de rendre justice aux anti-philosophes, durement attaqués par Diderot :

Dans l'état actuel de notre information, il ne semble pas qu'aucune "victime" de Rameau-Diderot doive être réhabilitée. On pourra, sans doute, dans tel ou tel cas particulier, estimer que Diderot abuse de notre ignorance et, qu'après tout, la vérité étant faite de nuances, ce n'est peut-être pas le "vrai" Fréron, le "vrai" Batteux qui nous sont présentés ici. Il est possible, par exemple, que le paisible Batteux (selon les contemporains) n'était pas l'hypocrite Batteux (selon Diderot). Mais il y aurait peu à attendre ici d'une recherche seulement soucieuse d'établir les nuances de la vérité psychologique des uns ou des autres.¹

La notion de vérité a peu de sens, il est vrai, appliquée à une œuvre littéraire. Aussi notre intention n'est-elle pas de rectifier l'image que l'auteur du *Neveu de Rameau* donne des anti-philosophes, en nous livrant à une réhabilitation de ces victimes de Rameau-Diderot. Mais il nous paraît important de réinsérer la dizaine de pages du *Neveu de Rameau* qui les concerne² et les nombreuses pointes à leur endroit dispersées à travers l'œuvre dans leur contexte historique, c'est-à-dire polémique, afin de mieux saisir le sens de la satire diderotienne.

La satire

Bien que la comédie de Palissot, *Les Philosophes*, créée en 1760, ait été un facteur déterminant dans la genèse du *Neveu de Rameau*, la satire des anti-philosophes n'occupe pas une place centrale dans ce dialogue, plutôt tourné vers l'art, la morale, la philosophie et par-dessus tout la

1. *Le Neveu de Rameau*, Paris, Éditions sociales, 1984, p. 38.

2. Éd. J. Fabre, Genève, Droz, 1963, p. 57-71; éd. J.-C. Bonnet, Paris, GF, 1983, p. 88-99. Nous donnerons, pour chaque citation, la double référence, en nous contentant dorénavant d'indiquer le numéro de la page. Le premier nombre renverra tacitement à l'édition J. Fabre, le second à celle de J.-C. Bonnet.

personnalité du Neveu. Qu'il s'agisse des flèches contre les anti-philosophes décochées à tel détour du dialogue (le portrait satirique de l'abbé Gauchat, par exemple, intervient comme illustration gestuelle de la pantomime des gueux³), ou de la longue description de la "ménagerie" Bertin, qui vient se greffer sur le récit de la disgrâce de Rameau, la satire des anti-philosophes constitue une excroissance du texte, un de ces bourgeonnements dont l'écriture de Diderot est coutumière. On pense bien sûr à *Jacques le Fataliste* et à sa composition – de l'aveu de l'auteur – rhapsodique, mais ce mode de fonctionnement textuel a ici une autre portée.

Si Diderot, dans la présentation qu'il fait des anti-philosophes, passe sans cesse du niveau dramatique de la mésaventure de LUI au niveau descriptif des hôtes de Bertin⁴, ce n'est pas pour expérimenter comme dans *Jacques le Fataliste*, les possibilités du genre romanesque, c'est de sa part un habile procédé satirique. De cette manière, en effet, il fait endosser au personnage du Neveu la critique des anti-philosophes, ce qui – cela a été souvent noté⁵ – donne une plus grande force à celle-ci, en raison à la fois de la position de détachement que cela confère au personnage du philosophe (qui sur ce point se confond avec Diderot⁶) et de la connaissance de l'objet moqué que suppose l'appartenance du Neveu à la maison Bertin. La critique paraît de ce fait, d'une part plus objective, d'autre part plus fiable.

Diderot peut ainsi exercer, par LUI interposé, toute sa verve contre ses adversaires et tous ceux qui les fréquentent⁷, en nous offrant un morceau

3. « Mais tandis que je parlais, il contrefaisait, à mourir de rire, les positions des personnages que je nommais; par exemple, pour le petit abbé, il tenait son chapeau sous le bras, et son bréviaire de la main gauche; de la droite, il relevait la queue de son manteau; il s'avançait la tête un peu penchée sur l'épaule, les yeux baissés, imitant si parfaitement l'hypocrite que je crus voir l'auteur des Réfutations devant l'évêque d'Orléans » (p. 106 ou p. 127). Nous avons consacré une communication à Diderot et Gauchat au Colloque « Les ennemis de Diderot », Paris, Hôtel de Sully, 25-26 octobre 1991 (à paraître dans la revue *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* en 1992).

4. On observera que c'est l'usage à intervalles réguliers du pronom englobant « nous » qui permet le passage d'un niveau à l'autre.

5. Voir par exemple J. Chouillet: « En reprenant à son compte le modèle historique, Diderot l'a utilisé à son profit en lui faisant tenir de manière paradoxale des discours favorables à ses propres thèses et défavorables à la secte des anti-philosophes. La manœuvre était habile. Les Fréron et Palissot dénoncés par l'un des leurs, Jean-Philippe Rameau dénigré par son propre neveu » (*Le Neveu de Rameau*, éd. de Poche, p. 354-355).

6. À la p. 57 ou à la p. 88, quand LUI indique à MOI, à propos de la comédie de Palissot: « Vous n'êtes pas épargné là plus qu'un, autre », la référence à Diderot est explicite.

7. Il est difficile de distinguer parmi les hôtes de Bertin les véritables anti-philosophes de ceux qui se contentent de les fréquenter. Si Palissot, Fréron, Poinset ont été sans conteste des adversaires de Diderot, le cas de Delaporte, entre autres, est plus ambigu (voir la longue notice que J. Fabre consacre aux cibles de l'auteur du *Neveu de Rameau*, n. 66, p. 145-153). Pour éviter d'épineuses discussions, nous prenons comme champ d'étude la satire des membres du clan Bertin, assidus ou occasionnels, anti-philosophes avérés ou péchant par la seule fréquentation de ces derniers, protecteurs compris (voir p. 70 ou p. 98,

satirique à la manière voltairienne. On relève dans les quelques pages consacrées aux anti-philosophes que nous avons citées une gamme étendue et variée de procédés comiques, allant de la simple ironie (« Nous avons, comme vous savez, la compagnie la plus nombreuse et la mieux choisie », p. 57 ou p. 88) aux plaisanteries les plus grasses (Rameau disant à l'abbé Delaporte : « [...] à côté de moi, pauvre bougre comme vous, *qui siedo sempre come un maestoso cazzo fra duoi coglioni* », p. 63 ou p. 92-93; cette histoire scabreuse au sujet du protecteur des anti-philosophes, p. 71 ou p. 99; ce jeu de mots obscène dans le portrait de Mlle Hus, p. 55 ou p. 86) en passant par la caricature classique (le gros abbé Le Blanc campé en vieux perroquet).

On trouve en fait tout un bestiaire dans ce tableau des anti-philosophes et de leurs amis. À l'image du perroquet il faut ajouter celles du singe, du tigre, du loup, de la panthère, bref toute une « ménagerie », pour reprendre l'expression même du Neveu (p. 57 ou p. 88). De telles comparaisons animalières, communes dans le genre polémique dès l'Antiquité, présentent chez Diderot un trait original : l'auteur du *Neveu de Rameau* se livre à une étude de type éthologique, en dégageant chez ses victimes des lois de fonctionnement⁸. Les tropismes abondent dans l'œuvre, s'agissant des anti-philosophes et de leurs proches (par exemple, « l'heure qui nous chasse tous de nos repaires », p. 63 ou p. 92), mais rien n'égale en la matière ce texte fabuleux où, renversant toute logique, le Neveu démontre que ce sont les victimes de Palissot qui ont tort, en vertu du « pacte tacite » qu'elles sont censées connaître et qui stipule qu'« on nous fera du bien, et que tôt ou tard, nous rendrons le mal pour le bien qu'on a fait » :

Ce pacte ne subsiste-t-il pas entre l'homme et son singe ou son perroquet? Brun jette les hauts cris que Palissot, son convive et son ami, ait fait des couplets contre lui. Palissot a dû faire les couplets et c'est Brun qui a tort. Poinsinet jette les hauts cris que Palissot ait mis sur son compte les couplets qu'il avait faits contre Brun. Palissot a dû mettre sur le compte de Poinsinet les couplets qu'il avait faits contre Brun; et c'est Poinsinet qui a tort. Le petit abbé Rey jette les hauts cris de ce que son ami Palissot lui a soufflé sa maîtresse auprès de laquelle il l'avait introduit. C'est qu'il ne fallait point introduire un Palissot chez sa maîtresse, ou se résoudre à la perdre. Palissot a fait son devoir; et c'est l'abbé Rey qui a tort. Le libraire David jette les hauts cris de ce que son associé Palissot a couché ou voulu coucher avec sa femme; la femme du libraire David jette les hauts cris de ce que Palissot a laissé croire à qui l'a voulu qu'il avait couché avec elle; que Palissot ait couché ou non avec la femme du libraire, ce qui est difficile à décider, car la femme a dû nier ce qui était, et Palissot a pu laisser croire ce qui n'était pas. Quoi qu'il en soit, Palissot a fait son rôle et c'est David et sa femme qui ont tort (p. 68-69 ou p. 97-98).

la diatribe contre ceux qui, comme Bertin et Mlle Hus, ont le tort d'accueillir les "espèces").

8. Sur cet aspect de la satire, nous nous permettons de renvoyer à notre article, « Rira bien qui rira le dernier », dans *Autour du « Neveu de Rameau »*, études réunies par A.-M. Chouillet, Champion, coll. « Unichamp » n° 31, 1991.

« Palissot a dû faire... », « Palissot a dû mettre... », « Palissot a fait son devoir », « Palissot a fait son rôle », autant de formules verbales qui marquent, avec un humour grinçant, l'automatisme du comportement des anti-philosophes, conditionnés à faire le mal.

Le règlement de comptes

Cependant le caractère débridé du texte n'a sans doute pas pour seul but de faire rire, et dans les allusions appuyées aux « parties casuelles » nous croyons que se manifeste autre chose que la volonté d'amuser. Le passage dirigé contre la ménagerie Bertin, qui outrepassa les règles de la satire⁹, relève à l'évidence de la polémique et on peut y lire un règlement de comptes, une série de réponses à des attaques très précises visant Diderot. Il ne peut s'agir ici d'analyser les multiples détails qui emplissent ce dialogue. Nous retiendrons quelques exemples.

Lorsque le Neveu met sur le même plan Fréron et Delaporte, le philosophe, prévenant l'objection qu'on pourrait lui faire, rappelle qu'ils sont ennemis : « *L'Année littéraire*; *L'Observateur littéraire*. Cela ne se peut. Ils se détestent » (p. 62 ou p. 92). Effectivement, leurs rédacteurs avaient eu un sérieux différend au sujet d'un périodique auquel ils participaient tous deux (*Lettres sur quelques écrits de ce temps*)¹⁰. Notons au passage que l'évocation de cette affaire amène le Neveu à éreinter davantage ses deux adversaires, en laissant âprement tomber que « tous les gueux se réconcilient à la gamelle ».

La vivacité polémique de Diderot est encore perceptible dans le néologisme « feuilliste » employé pour désigner péjorativement les journalistes qui, il est vrai, étaient majoritairement hostiles aux Encyclopédistes¹¹. Il ne s'embarrasse d'ailleurs pas de nuance, faisant du *Censeur hebdomadaire* un journal anti-encyclopédique, alors que seuls les premiers cahiers furent en fait dirigés contre les Encyclopédistes.

Le ressentiment de Diderot se sent enfin dans certaines épithètes outrancières et injustes du Neveu, par exemple à l'égard de Batteux, traité d'hypocrite (p. 58 ou p. 89) tout simplement parce qu'il est un familier de l'abbé d'Olivet, ou encore à l'égard de Delaporte qualifié de façon très virulente de « chien de petit prêtre avare, puant et usurier » (p. 62 ou

9. La satire classique devrait, contrairement au pamphlet, épargner les personnes pour s'attaquer uniquement aux mœurs.

10. Sur tous ces journaux, consulter le *Dictionnaire de la presse*, dir. J. Sgard, t. I, Paris-Universitas et Oxford-Voltaire Foundation, 1991.

11. Sur le discours des Encyclopédistes sur la presse périodique, voir P. Benhamou, « Le journalisme dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 5, oct. 1988. Une phrase de l'article « Encyclopédie », très sévère à l'égard des adversaires de l'*Encyclopédie*, résume bien leur position : « Parmi ceux qui se sont érigés en censeurs de l'*Encyclopédie*, il n'y en a presque pas un qui eût les talents nécessaires pour l'enrichir d'un bon article » (t. V, col. 648a).

p. 92). C'est la main tremblante que l'on imagine Diderot écrivant *Le Neveu de Rameau*. Tout donne à penser que Diderot, malgré son parti pris apparent, de détachement méprisant, dont le philosophe se fait l'écho (« je serais humilié si ceux qui disent du mal de tant d'habiles et d'honnêtes gens, s'avisaient de dire du bien de moi » (p. 58 ou p. 88-89), a été très blessé par la comédie de Palissot. Par là s'explique certainement la violence du portrait qu'il donne de l'auteur par l'intermédiaire du Neveu :

[...] un homme souillé de toutes sortes d'infamies, qui par passe-temps fait abjurer la religion à son ami, qui s'empare du bien de ses associés; qui n'a ni foi, ni loi, ni sentiment; qui court à la fortune, *per fas et nefas*; qui compte ses jours par ses scélératesses; et qui s'est traduit lui-même sur la scène comme un des plus dangereux coquins, impudence dont je ne crois pas qu'il y ait eu dans le passé un premier exemple, ni qu'il y en ait un second dans l'avenir (p. 69 ou p. 97-98).

La charge apparaît, à la fois dans le caractère extrême du vocabulaire (« souillé », « infamies », « scélératesses », « dangereux coquins ») et dans les divers procédés augmentatifs (« toutes sortes de », « compte ses jours par », « un des plus ») qui viennent encore renforcer ces termes outrés.

Le rapprochement avec le renégat d'Avignon, ce traître odieux qui a vendu son ami juif à l'Inquisition, achèvera d'exécuter Palissot :

- LUI. — [...] Bouret est le premier homme du monde dans mon esprit.
 MOI. — Mais immédiatement après Bouret, c'est vous.
 LUI. — Non.
 MOI. — C'est donc Palissot ?
 LUI. — C'est Palissot, mais ce n'est pas Palissot seul.
 MOI. — Et qui peut être digne de partager le second rang avec lui ?
 LUI. — Le renégat d'Avignon (p. 72 ou p. 100).

Il est aisé pour nous de percevoir, derrière les paroles du Neveu, l'indignation mal contenue de Diderot, déjà apparue dans le terme de « turpitude » employé peu avant par le philosophe.

On pourrait lire aussi dans ce sens le portrait de Bertin, dont l'âpreté provient manifestement de la rancœur que Diderot voue aux protecteurs des ennemis de la philosophie :

Si Bertinus vivait doucement, paisiblement avec sa maîtresse; si par l'honnêteté de leurs caractères, ils s'étaient fait des connaissances honnêtes; s'ils avaient appelé autour d'eux des hommes à talents, des gens connus dans la société par leur vertu; s'ils avaient réservé pour une petite compagnie éclairée et choisie, les heures de distraction qu'ils auraient dérobées à la douceur d'être ensemble, de s'aimer, de se le dire, dans le silence de la retraite; croyez-vous qu'on en eût fait ni bons ni mauvais contes ? (p. 70 ou p. 98).

Autrement dit, la société Bertin est malhonnête, tapageuse, sans talents et ces vices retombent, tels une malédiction, sur ceux qui la protègent. Diderot règle ses comptes, allant jusqu'à faire de son œuvre une vengeance du Ciel :

Que leur est-il donc arrivé? ce qu'ils méritaient. Ils ont été punis de leur imprudence; et c'est nous que la Providence avait destinés de toute éternité à faire justice des Bertins du jour, et ce sont nos pareils d'entre nos neveux qu'elle a destinés à faire justice des Montsauges et des Bertins à venir. Mais tandis que nous exécutons ses justes décrets sur la sottise, vous qui nous peignez tels que nous sommes, vous exécutez ses justes décrets sur nous (p. 70 ou p. 98).

La critique des anti-philosophes, dans *Le Neveu de Rameau*, est donc une affaire sérieuse. C'est qu'au-delà de lui-même, ce que défend Diderot, c'est la philosophie.

La défense de la philosophie

L'auteur du *Neveu de Rameau* ne se contente pas de tourner en ridicule les travers de ses ennemis à seule fin de faire rire. Il est visiblement partie prenante dans ce dialogue où il reprend des idées déjà défendues ailleurs dans son œuvre, notamment dans un ouvrage d'inspiration bien plus sérieuse, *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753-1754). Certains passages des deux textes, en effet, se superposent assez bien :

Lors donc qu'il lui arrivera d'être traversé, mal entendu, calomnié, compromis, déchiré, qu'il sache se dire à lui-même : « N'est-ce que dans mon siècle, n'est-ce que pour moi qu'il y a eu des hommes remplis d'ignorance et de fiel, des âmes rongées par l'envie, des têtes troublées par la superstition? [...] Et vous qui prenez le titre de philosophes ou de beaux esprits, et qui ne rougissez point de ressembler à ces insectes importuns qui passent les instants de leur existence éphémère à troubler l'homme dans ses travaux et dans son repos; quel est votre but? qu'espérez-vous de votre acharnement? [...] Malgré vous les noms des Duclos, des d'Alembert, des Rousseau, des de Voltaire, des Maupertuis, et des

Des loups ne sont pas plus affamés; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous dévorons comme des loups, lorsque la terre a été longtemps couverte de neige; nous déchirons comme des tigres, tout ce qui réussit. Quelquefois les cohues Bertin, Montsaugé et Villemorien se réunissent; c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la ménagerie. Jamais on ne vit ensemble tant de bêtes tristes, acariâtres, malfaisantes et courroucées. On n'entend que les noms de Buffon, de Duclos, de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire de D'Alembert, de Diderot, et Dieu sait de quelles épithètes ils sont accompagnés. Nul n'aura de l'esprit, s'il n'est aussi sot que nous. (*Le Neveu de Rameau*, p. 57 ou p. 88.)

Montesquieu, des de Buffon et des d'Aubenton, seront en honneur parmi nous et chez nos neveux; et si quelqu'un se souvient un jour des vôtres, «Ils ont été, dira-t-il, les persécuteurs des premiers hommes de leur temps». (*Pensées sur l'interprétation de la nature*, éd. Hermann, t. IX, pensée LV, p. 86.)

Quand on se résout à vivre avec des gens comme nous, et qu'on a le sens commun, il y a je ne sais combien de noirceurs auxquelles il faut s'attendre. Quand on nous prend, ne nous connaît-on pas pour ce que nous sommes, pour des âmes intéressées, viles et perfides? (*Ibid.*, p. 68 ou p. 97.)

Le besoin de se défendre de Diderot, qui affleure en de si fréquentes occasions dans *Le Neveu de Rameau*, est justifié: de nombreux textes parus dans les années 1750-1760 le malmenaient sérieusement. C'est le cas, par exemple, de la lettre par laquelle Fréron commence *L'Année littéraire* en 1754, qui présente Diderot comme un penseur creux, prétentieux et dangereux:

On se croit né pour donner des leçons à la Terre; on prend un ton de maître; on s'érige en prophète, en oracle; on emprunte les paroles de la Divinité même, et l'on ose s'approprier le *Tolle, Lege*. Tel est, Monsieur, le début d'un ouvrage nouveau intitulé: *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Il est dédié *aux jeunes gens qui se disposent à l'étude de la Philosophie Naturelle*, et l'Épître dédicatoire commence ainsi: *Jeune homme, prends et lis*. [...] L'Auteur est peut-être un très grand génie; mais cet astre est toujours couvert des nuages d'une Métaphysique impénétrable. Les pensées différentes qui composent son recueil sont autant d'énigmes et de logoglyphes qu'il donne à deviner à son lecteur, et sa prétendue *interprétation de la nature* est plus obscure que le texte.

Mais Diderot, dans ce texte dont les ambitions paraissent multiples, ne défend pas seulement son image. Il élève sa réflexion en prenant la défense de la philosophie et en retournant contre les anti-philosophes les critiques que ceux-ci adressaient aux philosophes. Finalement, le portrait que Diderot fait de l'anti-philosophe correspond presque en tout point au portrait que les anti-philosophes faisaient de leurs adversaires. Diderot renvoie ainsi en miroir à ses ennemis leur propre critique: manque de génie, orgueil et nocivité.

Au philosophe serein, pondéré, qui joue un rôle modérateur dans le dialogue¹², Diderot oppose un familier du clan des anti-philosophes, représenté comme «énergumène», un «polisson», un être sans morale,

12. En fait, loin d'occuper une position neutre, le personnage du philosophe contribue à sa manière à la satire des anti-philosophes, en donnant, en quelque sorte, par ses remarques, le mode d'emploi des saillies du Neveu. On le voit, par exemple, cautionner de son autorité – qu'il doit à son statut de philosophe – telles analyses du Neveu: «J'étais quelquefois surpris de la justesse des observations de ce fou, sur les hommes et sur les caractères; et je le lui témoignai» (p. 59 ou p. 90), ou relancer le Neveu dans ses essais satiriques. Ce rôle d'incitateur apparaît clairement dans le portrait de Gauchat que nous avons cité («Mais tandis que je parlais, il contrefaisait à mourir de rire les positions des personnages que je nommais», p. 106 ou p. 127).

prêt à déchirer ses alliés d'hier, mais, il y a plus, on voit se dégager en filigrane, derrière la satire du Neveu, une image des anti-philosophes proche de celle des sophistes de la tradition platonicienne, selon lesquels il n'y a ni vice ni vertu et toute vérité est relative :

Au reste, souvenez-vous que dans un sujet aussi variable que les mœurs, il n'y a d'absolument, d'essentiellement, de généralement vrai ou faux, sinon qu'il faut être ce que l'intérêt veut qu'on soit; bon ou mauvais; sage ou fou; décent ou ridicule; honnête ou vicieux¹³ (p. 61-62 ou p. 91).

Ce n'est pas seulement lui-même que Diderot défend ainsi, ce sont également les d'Alembert, les Duclos, les Rousseau qu'il entreprend de réhabiliter contre les accusations de leurs adversaires chrétiens et conservateurs. Dans *Le Neveu de Rameau*, par retournement, ce ne sont pas eux les cacouacs¹⁴, les individus néfastes, selon l'étymologie du mot, à la société, mais bien plutôt les anti-philosophes tous présentés comme des parasites s'attaquant avec la plus grande malignité aux génies, utiles selon Diderot à la société, en dépit des paradoxes qu'il met dans la bouche du Neveu :

[Les hommes de génie] ne sont bons qu'à une chose. Passé cela, rien. Ils ne savent ce que c'est d'être citoyens, pères, mères, frères, parents, amis. Entre nous, il faut leur ressembler de tout point; mais ne pas désirer que la graine en soit commune. Il faut des hommes; mais pour des hommes de génie; point. Non, ma foi, il n'en faut point (p. 9 ou p. 49).

[...] Les gens de génie sont détestables, et [...] si un enfant apportait en naissant, sur son front, la caractéristique de ce dangereux présent de la nature, il faudrait ou l'étouffer, ou le jeter au cagnard (p. 9 ou p. 50).

Sur cette question, c'est le philosophe qui se fait le porte-parole du directeur de l'*Encyclopédie* sur l'utilité sociale du génie :

Tout en convenant avec vous que les hommes de génie sont communément singuliers, ou comme dit le proverbe, qu'il n'y a point de grands esprits sans un grain de folie, on n'en reviendra pas. On méprisera le siècle qui n'en aura pas produit. Ils feront l'honneur des peuples chez lesquels ils auront existé; tôt ou tard, on leur élève des statues, et on les regarde comme les bienfaiteurs du genre humain (p. 10 ou p. 50).

13. Cette indifférenciation entre le vice et la vertu n'a, à notre sens, rien à voir avec celle que Diderot attribue à Jacques le Fataliste, qui est à mettre au compte du déterminisme du personnage : « Jacques ne connaissait ni le nom de vice ni le nom de vertu; il prétendait qu'on était heureusement ou malheureusement né. Quand il entendait prononcer les mots récompenses ou châtements, il haussait les épaules. Selon lui, la récompense était l'encouragement des bons; le châtement, l'effroi des méchants. "Qu'est-ce autre chose, disait-il, s'il n'y a point de liberté, et que notre destinée soit écrite là-haut?" » (éd. GF, p. 204).

14. Sobriquet sous lequel étaient désignés, depuis l'œuvre de l'avocat Moreau (1757), les philosophes. Rappelons que "cacouac" est formé à partir de "Kakos", en grec "mauvais".

La satire des hôtes de Bertin prend, dans cette perspective, tout son sens. Ces anti-philosophes parasites qui font bonne chère chez le banquier, ne sont-ce pas, sur un plan symbolique, des dévoreurs de philosophes? Un passage du *Neveu de Rameau* nous incite à le penser, qui glisse subrepticement du registre alimentaire au registre intellectuel :

Des loups ne sont pas plus affamés; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous dévorons comme des loups, lorsque la terre a été longtemps couverte de neige; nous déchirons comme des tigres tout ce qui réussit (p. 57 ou p. 88).

Entre l'adjectif "affamés", qui renvoie à l'appétit réel des pensionnaires de Bertin, et le verbe "déchirons", qui s'applique à leur critique des hommes de lettres à succès (soit la plupart des philosophes), on est passé, par l'intermédiaire du verbe "dévorons", du sens propre au sens figuré de l'acte de manger avec voracité, de la gloutonnerie à une sorte de "dévoration" intellectuelle. Ici véritablement le portrait des anti-philosophes atteint au mythe et se justifient les propos de Roland Desné, parlant de «transfiguration qui élève la ménagerie Bertin à la vérité d'un mythe» et «donne à la polémique la plus personnelle l'évidence incontestable de la fable», dans une «vision fantastique de la société parisienne»¹⁵. L'anti-philosophe, dans *Le Neveu de Rameau*, apparaît comme l'ogre de la république des lettres.

Le lecteur peut à bon droit être désorienté par ce dialogue curieux dans lequel Diderot semble prendre la parole à la place du Neveu, tout en réglant la logorrhée de ce dernier à l'aide des interventions du philosophe. Mais quel est le statut réel du Neveu? N'est-il pas, comme il l'indique lui-même, un fou et peut-être le fou du philosophe, qui dit au philosophe ce que celui-ci veut entendre?¹⁶

Là encore le parcours du *Neveu de Rameau* paraît beaucoup moins linéaire que ne le donne à penser une première lecture et on se trouve pris dans le tourbillon des interprétations, dont nous n'avons voulu explorer que quelques possibles et qui montre la richesse inépuisable de ce texte.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA
Université de Rouen

15. *Op. cit.*, p. 38-39.

16. «Moi je suis le fou de Bertin et de beaucoup d'autres, le vôtre peut-être dans ce moment; ou peut-être vous, le mien» (p. 61 ou 91).